HAL
open science

Expression et résolution des conflits issus de l'esclavage et de l'apartheid dans deux romans populaires américains, Roots de Alex Haley et The Covenant de James A. Michener

Barbara Helly

To cite this version:

Barbara Helly. Expression et résolution des conflits issus de l'esclavage et de l'apartheid dans deux romans populaires américains, Roots de Alex Haley et The Covenant de James A. Michener. Cahiers du Centre de recherche sur les civilisations et identités culturelles comparées des sociétés européennes et occidentales, 2003, Les conflits individuels, sociaux et politiques dans le monde anglophone, expression et résolution, 15, pp.188-201. hal-02317971

HAL Id: hal-02317971

https://normandie-univ.hal.science/hal-02317971

Submitted on 16 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les conflits individuels, sociaux et politiques dans le monde anglophone, expression et résolution.

18 octobre 2002, université de Cergy-Pontoise

Centre de Recherche sur les Civilisations, Identités culturelles Comparées des Sociétés Occidentales (CICC)

EXPRESSION ET RESOLUTION DES CONFLITS ISSUS DE L' ESCLAVAGE ET DE L'

APARTHEID DANS DEUX ROMANS POPULAIRES AMERICAINS, *ROOTS* DE ALEX HALEY ET *THE COVENANT* DE JAMES A. MICHENER.

Helly Barbara

Racines et *L'Alliance* sont deux romans populaires américains dont le succès de librairie s'est chiffré en millions d'exemplaires. Le premier a été écrit par Alex Haley, le second par James A. Michener et ils ont été respectivement publiés en 1977 et 1980. En France ils ont été traduits, édités et réédités en livre de poche depuis bientôt vingt cinq ans. Chacun de ces récits a connu une version filmée soit pour le cinéma, soit pour la télévision. Le grand public les a donc adopté comme des ouvrages réussis sur les thèmes qu'ils évoquent : l'esclavage dans *Racines* et l'apartheid dans *L'Alliance*. Tous deux sont écrits sur le mode du roman historique, et c'est dans cette perspective d'évolution dans le temps que sont envisagés les conflits qui les traversent.

Mais justement, comment est-ce que le roman populaire américain retranscrit les conflits réels qu'il intègre à la fiction ?

Est-ce qu'il propose une vision unilatérale ou au contraire globale de leurs causes et développements ?

Enfin, est-ce qu'il laisse place à une forme de résolution des conflits en quittant le terrain strictement littéraire et en suggérant un avenir politique ?

Afin d' apporter quelques réponses à ces questions, on s'attachera à l'étude des principaux conflits dans le temps, ainsi qu'à la façon dont les conflits sont expliqués et vécus. On pourra alors mieux définir de quels conflits il est réellement question et vers quelle issue ils entraînent le lecteur.

1 – Le conflit dans le temps

L'Alliance devait commencer aux temps de puissants conflits géologiques il y a plusieurs millions d'années afin de rendre compte de l'apparition de zones diamantifères en Afrique du Sud. Après décision de l'éditeur qui estimait le détour chronologique trop fastidieux, le récit de Michener allait tout de même commencer il y a quelques 15 000 ans, à l'époque de l'établissement supposé des Bushmen dans la région.

Mais la continuité temporelle du roman ne débute qu'au chapitre deux, à l'époque moderne, au moment où la couronne portugaise envisage au XVème siècle la circumnavigation du continent africain. A partir de ce moment, l'intrigue met en scène plusieurs lignées familiales arrivant ou vivant déjà en Afrique australe. Il s'agit pour l'essentiel de Huguenots, Hollandais, Britanniques, Xhosa, Zoulou et Afrikaners. L'ouvrage qui paraît en 1980, quatre ans après les émeutes de Soweto, et alors que le régime d'apartheid génère d'incessantes luttes, ne peut être qu'une prise de position dans le cadre du conflit existant. L'Afrique du Sud n'existe dans l'actualité à l'époque que par l'éclatement des émeutes et les violences de la répression. La promotion du livre s'appuie sur cette actualité et le roman est décrit comme permettant de remonter aux origines du conflit ségrégationniste ; l' avant-dernier chapitre s' intitulant d' ailleurs "Apartheid". Douze chapitre et mille pages permettent donc de tenter de replacer l'affrontement contemporain dans sa logique historique. L'originalité de *L'Alliance* est de fournir une version collective des événements

historiques parce qu'ils touchent non seulement des personnes identifiées par leur nom dans le livre mais encore des groupes de population distincts, par leur origine géographique, politique ou religieuse. Michener invite ainsi le lecteur à raisonner sur des mouvements de population, à partir de ses propres personnages, et la fiction a pour particularité de souligner le caractère nécessaire de certains affrontements, notamment pour la possession de la terre. Le conflit n'est pas seulement préparé sur le plan temporel mais également spatial puisque cartes et descriptions précises des déplacements humains jalonnent l'inéluctabilité des rencontres, souvent conflictuelles.

Alex Haley a lui aussi choisi de conter l'histoire de l'esclavage sur le mode historique. Son roman débute au XVIIème siècle dans un village africain et se termine aux Etats-Unis au milieu du XXème siècle. Sur quatre cents ans se succèdent également les générations de personnages. Mais, tout comme l'indique le titre du livre, l'objectif est de remonter à la

source, de retourner aux origines. A la fin des années soixante-dix, au moment de la parution du livre, l'échos des émeutes et du mouvement pour les droits civiques aux Etats-Unis était encore récent. L'oppression raciale avait fait naître toute une génération de jeunes revendiquant fièrement leur origine africaine car leur passé commun en Amérique était fait d' asservissement et d' humiliations et ils refusaient que l' avenir en fût ainsi. Alex Haley, lui-même descendant d' esclaves, avait rédigé avec Malcom X l'autobiographie qui porte son nom. Il était donc parfaitement imprégné de la lutte menée par les militants de la cause noire pour s'approprier leur propre version du conflit esclavagiste. Suivant en cela l'ouvrage autobiographique, Alex Haley, propose dans *Racines* de montrer les rouages psychologiques des affrontements nés de l'esclavage. Il n'y a pas de généralisation mais une exposition de ce que ressentent les descendants de Kounta Kinté, un à un, depuis l'expédition négrière en bateau au XVIIème siècle jusqu' aux luttes contre les préjugés à l'époque moderne.

Les deux romans ont donc en commun d'avoir été le produit de sujets conflictuels et de débats à l'époque de leur parution. De plus, le contenu narratif et leur orientation historique expriment la nécessité de replacer les conflits dans leurs contextes, de leur donner une cohérence sociale et politique (pour *L'Alliance*) ou simplement humaine (pour *Racines*) au cours du temps.

Si l'un se concentre sur l'apartheid moderne et l'autre sur l'esclavage passé, les formes narratives se rejoignent pour donner une épaisseur au conflit. Au fil des pages, au fil des années et des siècles, les générations de personnages se succèdent. C'est l'esclavage et l'apartheid vécus dans le temps qui permettent de saisir la violence faite aux hommes, l'enracinement des comportements, et les germes de la révolte. La force du récit d'Alex Haley tient dans ce que les moindre détails de la vie familiale de Kounta Kinté et de ses descendants sont rapportés dans le menu. Sept générations sont suivies sur cent huit

chapitres, depuis la Gambie jusqu'à l'Amérique et les différentes plantations où sévit le travail forcé. Quant au livre de Michener, c'est la diversité des lignées familiales et leurs rencontres répétées au cours des siècles, qui donne au roman toute sa capacité d'évocation des luttes dans la société ségrégationniste sud-africaine : les personnages construisent leur pays en n'oubliant rien des affrontements passés : ils sont porteurs d'un lourd héritage de conflits.

2 – Le conflit expliqué et vécu.

Pourtant les voix narratives divergent dans les deux sagas familiales parce que les auteurs ne cherchent pas à toucher le grand public de la même façon. Michener est fréquemment embusqué derrière le narrateur et il n'hésite pas à intervenir à maintes reprises pour faire le point sur une version contestée de tel ou tel affrontement historique ou idéologique de l'histoire sud-africaine. Le mouvement des différentes forces sociales et surtout nationales qui poussent aux différents conflits est souvent souligné, commenté.

Mais toujours le récit -et c'est une particularité du roman chez Michener- cherche à décortiquer le mécanisme des oppositions, leur engrenage. Autre singularité de l'auteur de *L'Alliance*, c'est sa capacité à illustrer par la fiction aussi bien des conflits historiques que des affrontements d'idées. Les personnages sont les catalyseurs des deux et le résultat littéraire est un roman dense sur le plan idéologique parce que chacun justifie ses actes en Afrique du Sud au nom de ses idéaux, croyances ou certitudes. L'intrigue est soumise au lecteur comme une construction intellectuelle du passé, une re-formulation consciente de ce qui a pu se produire. Au tout début de sa carrière d'écrivain, Michener a d'ailleurs exposé les raisons de son choix en relation directe avec le désir d'écrire pour le grand public, pour lui donner à la fois l'occasion de se distraire et de se cultiver.

Rien de tel chez Alex Haley, qui refuse de prendre autant de hauteur par rapport à son sujet et qui cherche au contraire à effacer le narrateur derrière le

personnage principal de chaque époque. L'auteur fait tout pour que le lecteur éprouve les luttes de ses personnages au plus près. L'univers romanesque est restreint à une seule descendance. Les personnages secondaires gravitent autour des esclaves et ils en sont souvent les maîtres. L'horizon est limité au village, au bateau, aux plantations, bref, à ce que les yeux d'un homme enchaîné peuvent voir. Le lecteur ne voit pas au-delà, et il ressent d'autant mieux les émotions de Kounta et de ceux de sa famille que le récit est souvent conté sur le mode indirect libre, où, interrogations, interjections, exclamations, doutes et colères sont écrites dans le cours de la phrase. Le narrateur fait corps avec ses personnages et il propose une vision affective et familiale des conflits intimes provoqués par l'esclavage.

Malgré ces procédés littéraires divergents, les deux romans poursuivent le même objectif : faire vivre la transmission du conflit. Pour les deux récits, le lieu privilégié où se répercutent les conflits c'est la vie familiale. Il n'y a pas jusqu'aux liens amoureux qui ne

soient mêlés aux luttes dans lesquelles les personnages sont entraînés. C'est la position de chacun dans le conflit qui détermine si la relation amoureuse va se développer ou non, et les affrontements sociaux agissent comme des ordonnateurs de la vie des individus. On peut noter qu'aucun des deux romans ne proposent d'issue amoureuse aux conflits évoqués : ceux qui tentent de passer outre échouent.

Il semble que pour les deux auteurs, l'intimité la plus aisément palpable se retrouve dans la cuisine. Même les ustensiles deviennent des symboles pour ceux qui vivent sur le mode de l'affrontement. Dans *L'Alliance*, l'une des familles transmet de génération en génération un plat en terre destiné à faire un gâteau épicé, mais au plus fort des conflits, ce plat est détruit, et c'est par ténacité et souci de ce qu'il représente, que l'un des membres de la famille va s'efforcer de le recoller. Dans *Racines*, après plusieurs chapitres racontant comment les marchands d'esclaves cherchent à annihiler tout souvenir de l'Afrique ou toute capacité de s'instruire, Kounta, qui a été atrocement mutilé pour s'être sauvé à plusieurs reprises, détourne sa rage sur

une bille de bois qu'il va façonner en un pilon et un mortier. En les déposant aux pieds de Bell, celle qui l'a soigné de ses blessures, sans rien pouvoir dire d'autre, il lui déclare sa reconnaissance et sa volonté de lutter. Ce pilon et ce mortier sont faits sur le modèle de celui que son père avait réalisé pour sa mère, dans leur village d'Afrique.

Avec le même souci de la transmission des données du conflit, les deux romans insistent sur le rôle de l'éducation et tous leurs personnages y accordent une grande importance. Chaque génération façonne les interdits et les valeurs morales d'après le nœud du conflit qu'elle vit ou dont elle a hérité. Les jeunes sont formés par l'apprentissage des violences subies et la nécessité de ne pas les laisser détruire le groupe auquel ils appartiennent. En montrant le détail de la vie de famille sur plusieurs générations, *Racines* et *L'Alliance* s'appuient sur les sentiments humains et la force des liens familiaux pour montrer que le conflit sert à élaborer les mentalités et les personnages, influencés par la répétition, font à leur tour partager à leur

descendance ce qui apparaît comme une véritable obsession.

Dans le roman de Michener, le lecteur franchit cependant une étape supplémentaire car les conflits décrits intègrent le paramètre politique et leurs représentations à travers le pouvoir d'Etat. C'est l'une des conséquences d'avoir choisi de suivre plusieurs lignées familiales, car chacune est dépositaire de l'une des formes du conflit et les affrontements se trouvent en quelque sorte régulés ou amplifiés par cette institution extérieure. La progression est pourtant stoppée à cet endroit car à aucun moment les luttes ne prennent le chemin de la contestation de cet Etat. La sphère littéraire de l'affrontement n'atteint pas le domaine public et politique.

3 – De quel conflit s'agit-il ?

Ce qui frappe donc en premier lieu c'est qu'il n'y a pas de lutte ouverte, dans les deux best-sellers, entre ceux qui organisent l'oppression et ceux qui la

subissent. On peut alors se demander quelles sont les caractéristiques des conflits dans les deux livres.

En fait, dans le roman de Michener, il y a une forme de quiproquo, sinon de supercherie, parce que l'essentiel des conflits évoqués concernent les Blancs : les Britanniques, les Hollandais et leurs descendants respectifs. C'est l'histoire propre aux Afrikaners qui focalise toute l'attention, ainsi que leurs luttes pour s'imposer sur le sol sud-africain contre la présence des Hottentots, des Noirs puis des représentants de la couronne britannique. Leurs moindres efforts contre l'adversité des éléments ou des groupes humains sont vécus en détail par les personnages et ils sont repérables dans l'histoire officielle par des dates intégrées à l'intrigue. En ce qui concerne les tribus sud-africaines les plus connues, les Xhosas et les Zoulous, leur présence dans le roman fonctionne comme une pièce rapportée parce qu'elle ne donne pas lieu au développement aussi détaillé et empathique d'une lignée africaine ayant ses propres raisons d'être et de lutter. Maladroitement caché par un artifice littéraire qui utilise un nom africain -Nxumalo- d'abord

comme un prénom puis comme un nom de famille, le déséquilibre ne traduit qu'une incapacité à montrer le conflit ségrégationniste du point de vue des Africains qui veulent l'abolir. Par des cheminements inexpliqués, la famille de Nxumalo passe du statut de paysan–domestique soumis au maître blanc à celui d'intellectuel pro-terroriste. Et de façon encore plus inexplicable, le seul véritable combat que mène l'un des protagoniste noir est celui du droit de vote, en envisageant qu'il pût ne pas se faire, dans un premier temps, sur les bases du suffrage universel.

Finalement, dans la logique du conflit sud-africain entre Blancs, *L'Alliance* consacre cent pages à la description de la guerre anglo-boer qui eut lieu au tournant du XXème siècle. Le seul conflit vécu comme un affrontement de masse dans le livre est un conflit militaire entre les armées de deux Etats. Il s'agit donc d'une rivalité et pas d'une contestation d'une société déjà ségrégationniste. L'apartheid en tant que tel ne donne l'occasion que de dénonciation du "petty apartheid", cet apartheid mesquin de la vie quotidienne que le roman décrit comme absurde, injuste et sans

avenir. Ici, il n'y a pas conflit car les victimes ne font que subir.

A première vue, on pourrait faire la même remarque générale pour le livre de Alex Haley, parce que la famille de Kounta Kinté a, elle aussi, subi diverses formes d'oppression pendant quatre siècles. Mais si effectivement le conflit ouvert n'éclate pas contre les tenants du système esclavagiste, la grande réussite de l'auteur est de faire ressentir l'existence permanente de la lutte, dans la conscience de l'esclave. Ses gestes, ses expressions, ses discussions, ses pensées et sentiments, ses silences : tout est en opposition à la situation qui lui est faite. Contre-pied de tous les préjugés sur la passivité des Africains asservis, l'histoire de Kounta Kinté et de sa famille n'est qu'une conscience en lutte pour la survie et la dignité d'homme. C'est d'ailleurs ce que révèle sa petite fille, qui ne peut se soustraire aux viols perpétrés par le maître, mais qui veut faire de son fils métis un véritable Africain.[1] Mais c'est aussi ce qui a permis à son aïeul de ne pas mourir lors de la traversée : la haine et la rage devant tant de violences

[1] P. 513

se sont muées en résistance. Et c'est sous cette forme essentiellement qu'est retranscrite l'oppression esclavagiste. Il y a très peu d'affrontements physiques – le seul personnage qui ose est une femme qui se jette sur ses tortionnaires lors de la traversée – mais la conscience des personnages principaux est constamment en opposition et en guerre latente. C'est pour cette raison que les échos des événements extérieurs traduisent la peur des Blancs et par contrecoup leur extrême violence, parce que dans les plantations, on entend parler de la révolte victorieuses des Noirs d'Haïti[2], des exploits d'esclaves qui se sont enfuis ou de ceux qui gagnent leur liberté. Dans *Racines*, le conflit n'est pas le nœud de l'intrigue mais il est la substance des histoires racontées.

Paradoxalement, aucun des personnages de ce livre n'est directement mêlé à une révolte collective ou même à des événements de l'histoire des Blancs comme la guerre de sécession. *Racines* n'aborde jamais directement le sujet de l'affrontement avec les propriétaires d'esclaves ou avec les institutions du

[2] p. 421

pouvoir d'Etat (la justice, la police par exemple). Sur trois siècles, il est assez improbable qu'une lignée familiale n'ait jamais pris part, par l'intermédiaire de l'un de ses membres, à une lutte ouverte contre l'asservissement. Il s'agit donc d'un choix de l'auteur d'écrire de la sorte son histoire.

On pourrait faire les mêmes observations pour *L'Alliance*, à ceci près que l'apartheid en tant que système politique revendiqué par le parti au pouvoir, date de la deuxième moitié du vingtième siècle, et que les affrontements qui sont totalement absents du livre sont ceux menés par les catégories populaires d'Afrique du Sud : mineurs, ouvriers d'industrie, ouvriers agricoles, femmes et jeunes de Soweto et des autres bidonvilles du pays…

Michener et Haley ont choisi d'être ni exhaustifs ni engagés sur les sujets qui les occupe ; les conflits dont ils parlent sont au moins autant révélateurs que ceux dont ils ne parlent pas.

4 – Vers quelles résolutions des conflits ?

La fin des deux romans permet de cerner les objectifs poursuivis par les auteurs et leurs conceptions de l'issue des conflits dont ils ont fait leur livre. Trois étapes de la conclusion des ouvrages vont permettre de préciser l'analyse. Comment se résout l'intrigue romanesque ? Compte tenu des affrontements passés, y a-t-il des perspectives pour l'avenir des sociétés sud africaine et américaine ? En quoi l'industrie du livre intervient-elle dans la rédaction ou la diffusion de ces ouvrages à grand succès ?

Dès la première lecture, après plusieurs centaines de pages cohérentes jusque dans les plus petits détails, la fin des deux livres provoque une même sensation de rupture. Dans *L'Alliance*, le lecteur peut remarquer une forme de discontinuité en consultant la table des matières puisque après avoir ordonné les chapitres en fonction des groupes nationaux ou religieux (Les Huguenots, Les Trekboers, Le Missionnaire, etc.) et avoir conclu par un chapitre sur l'apartheid, il faut encore compter avec un quatorzième chapitre intitulé "Diamants". Le procédé romanesque est quelque peu

grossier, et brutalement le lecteur fait connaissance avec un nouveau personnage, un ingénieur américain, venu à la fois prospecter de nouvelles zones diamantifères et rendre compte à ses supérieurs de la situation politique intérieure de l'Afrique du Sud. Symbole de l'impasse au moins momentanée du régime politique, il échoue dans ses recherches autour du lac de Vrymeer, qui signifie Liberté. Il échoue dans sa tentative pour séduire une jeune femme afrikaner qui finalement souhaite s'unir à un membre de sa propre communauté. Quant aux sud-africains noirs, il les côtoie sur le lieu de travail et n'oublie pas de leur rappeler que la situation dans leur pays est plus favorable que celle rencontrée dans les pays limitrophes…Quatre ans après Soweto, c'était une prise de position politique évidente contre le radicalisme des mineurs sud-africains, souvent les plus mobilisés. Les derniers mots que prononce l'ingénieur Saltwood résume la fin choisie pour le roman : *I am desolate of spirit*.

L'originalité littéraire de *L'Alliance*, est d'avoir cherché à rendre crédible les efforts de l'ingénieur

américain pour saisir une issue possible au régime d'apartheid. Il n'est pas question d'un touriste, mais d'une personne venue travailler, qui s'est suffisamment intégrée pour avoir une vie sociale auprès des différentes communautés sud-africaines. On termine donc l'évocation historique du conflit ségrégationniste par une enquête politique sur la situation.

Dans *Racines*, l'auteur utilise un procédé de rupture de manière encore plus évidente. Il surprend ainsi son lecteur à la toute dernière phrase du chapitre 105, quelques quarante six pages avant la fin. Le narrateur termine une longue évocation de la sixième génération descendant de Kounta Kinté : il s'agit d'un jeune couple qui, ne donne plus de nouvelles à sa famille depuis plusieurs mois, pour finalement venir annoncer à l'improviste la naissance de leur premier enfant… qui n'est autre que l'auteur -Alex Haley- en personne. Le narrateur sort alors de sa réserve et emploie désormais le "je" jusqu'à la fin du livre. Comme pour *L'Alliance*, l'introduction d'un nouveau personnage, qui plus est celui qui rédige le roman, contribue à crédibiliser l'ensemble du récit. C'est si vrai que les

pages suivantes sont consacrées à la description de l'enquête qui a permis à Alex Haley de remonter jusqu'à son aïeul africain, en Gambie. Il y a donc des preuves de la véracité de l'intrigue, et la rupture dans l'énoncé sert à faire la transition entre ce qui ressort de la fiction et ce qui relève de la réalité. Une forme de résolution du conflit créé par trois siècles d'esclavage est la reconstitution d'une mémoire familiale, le rétablissement d'un passé nié par les vainqueurs. Le roman fonctionne ici comme une quête personnelle des origines et il a une fin heureuse puisque l'auteur a trouvé les réponses à ses questions tout en relevant le défi de l'anéantissement des siens.

Les procédés de discontinuité que l'on vient d'évoquer permettent aux deux écrivains de mener leurs lecteurs jusqu'à l'époque contemporaine. C'est en faisant tout ce cheminement à travers les époques et en illustrant les idées profondément ancrées chez les protagonistes des luttes rapportées que l'on va trouver des tentatives pour résoudre ce qui tenait du conflit.

Dans *Racines*, le plus frappant est le fait que la haine s'émousse au fil du temps, qu'elle perd de son acuité à chaque génération. Kounta Kinté ne survit que grâce à la haine de ceux qui l'ont enchaîné, à son envie de les tuer même ; puis, grâce à ses multiples tentatives pour s'évader. A la troisième génération, George maudit les révoltes d'esclaves qui grondent aux alentours de la plantation où il travaille parce qu'elles peuvent faire échouer son désir de se faire accepter par le maître comme principal dresseur de ses coqs de combat. Petit à petit, les autres se plient et cèdent à l'argent le pouvoir de gagner leur place dans la société américaine. Ils achètent leur liberté ou le droit d'installer une forge dans leur ville, même si elle ne doit être qu'ambulante parce qu'il leur est interdit d'ouvrir boutique. Ils s'appliquent à suivre la morale ambiante, sont décrits comme de durs travailleurs qui gagnent ainsi le respect, se marient avec l'approbation de leurs maîtres et font même construire un temple pour accomplir leurs devoirs religieux. La fin de cette intégration, réussie pour la famille de l'écrivain, c'est l'accession à la culture, et au rang d'universitaire. Alex

Haley avoue même que son grand-père faisait ainsi partie des notables de la ville.[3] L'essentiel de la résolution du conflit tient donc à l'abolition de l'institution esclavagiste. L'intrigue proprement dite s'achève en 1921 avec la naissance de l'auteur, mais le texte se poursuit jusque dans les années soixante-dix où la reconstitution historique a pu être entreprise. La réussite sociale d'une part et le silence sur le maintien de multiples formes d'exploitation et d'oppression pour les descendants d'esclaves sur le sol américain d'autre part, ne peuvent aboutir qu'à la conclusion d'un affrontement achevé, d'une époque sans combats nécessaires.

Michener a quant à lui intégré le vingtième siècle dans l'ensemble du roman et il est donc encore plus étonnant de ne pas pouvoir suivre les étapes les plus connues de la lutte d'émancipation des sud-africains après la deuxième guerre mondiale. Le militant noir du dernier chapitre se retrouve accusé d'atteinte à la sûreté de l'Etat, d'après la loi sur le terrorisme de 1967, simplement pour avoir organisé une commémoration pour les morts de Soweto -alors même que le roman

[3] p. 712

n'a pas évoqué une seule fois auparavant l'insurrection de la jeunesse en 1976. A la mode hollywoodienne, le conflit va se jouer au tribunal et le roman prend alors la forme d'une pièce de théâtre où les acteurs prennent tour à tour la parole. Pour sa défense, Daniel Nxumalo explique que les revendications les plus radicales qu'il porte sont l'obtention d'un droit de vote progressivement universel, c'est-à-dire que dans un premier temps il pourrait continuer d'exclure certaines catégories de la population. Mais l'ingénieur américain analyse de son côté les perspectives d'évolution possibles. Il en décrit quatre et la plus probable à ses yeux est un changement pacifique vers le droit de vote pour tous. Il apparaît donc comme plus radical que le militant zoulou mais aucun n'a remis en cause ce qui constitue l'armature sociale et économique de l'apartheid.

Racines et *L'Alliance* rompent avec le conformisme des fins de roman. Ils s'achèvent tous deux par des fins originales -la genèse du roman pour l'un et la prospective politique pour l'autre- mais leur

conclusion commune est bien la pacification des esprits. Le récit a contribué à lisser les conflits.

En tant qu'auteurs populaires, Michener et Haley ont d'autres points communs qui tiennent à leurs relations avec les éditeurs. Même si les sujets développés étaient en gestation dans l'esprit de chacun, *L'Alliance* et *Racines* sont en fait des livres de commande. Alex Haley explique le financement dont il a bénéficié de la part du *Reader's Digest* pour faire ses recherches en Gambie et mener à bien le projet de roman. Les archives publiques de Michener, mort il y a cinq ans, attestent d'un financement initial et d'une commande du *Reader's Digest*, qui devait de plus fournir à l'auteur le renfort de deux aides sud-africains chargés de rassembler la documentation pour le livre. Ces archives ont valeur particulière dans la mesure où elle témoignent de deux années de travail collectif : d'innombrables lettres laissent percer les détails de l'élaboration du récit et l'attitude devant les problèmes épineux de l'histoire sud-africaine. Errol Uys, l'auteur sud-africain associé à la recherche pour le livre était à

ce point irrité de l'impasse faite sur les véritables affrontements de l'histoire du pays envisagés du point de vue des Africains, qu'il rédigea un projet de roman parallèle. On sait par ailleurs que le roman fut amputé de ses deux premiers chapitres, notamment l'un sur les dernières connaissances en matière d'évolution au temps des australopithèques, ainsi que d'une moitié de chapitre sur l'apartheid. Un document de l'éditeur de *Random House* (maison d'édition de Michener), qui avait racheté une partie des droits au *Reader's Digest*, indique que ce fervent catholique souhaitait voir le texte ainsi tronqué pour des raisons qu'il qualifiait de "personnelles". Quand on ajoute à ces faits un passé commun dans la Marine américaine servant dans le Pacifique pendant la deuxième guerre mondiale et des contacts étroits avec les services secrets américains -le propre frère d'Alex Haley était un dirigeant de la CIA et Michener évoque dans son autobiographie ses divers services pour l'institution- on comprend mieux la volonté d'atténuer les conflits, de les présenter comme relevant du passé ou comme en voie de résolution. Le cadre idéologique ainsi décrit

fonctionne presque comme une caricature, mais les faits n'en sont pas moins authentiques. L'industrie du livre américaine n'est pas restée muette devant les conflits : elle en a simplement proposé des versions grand public volontairement denses mais conservatrices.